



Jean-Claude Caër

Bill Viola, vidéaste mystique

« Et parfois, il y a une vision qui me sollicite, qui me tire par la manche et qui m'amène ailleurs », dit Bill Viola. « Je suis né avec la vidéo », ajoute l'artiste américain né en 1951.

La rétrospective qu'on peut voir au Grand Palais jusqu'au 25 juillet 2014 est absolument remarquable et bouleversante. Le parcours de cette exposition est ainsi agencé que nous entrons dans différentes pièces (on pourrait dire des chambres, comme dans la fameuse *Chambre des Mystères* à Pompéi) pour vivre certaines expériences comme si elles étaient les nôtres.

L'eau est primordiale dans son œuvre, nous le savions déjà ; l'eau est palpable ici. Je pense à cette phrase de Bachelard : « *L'être voué à l'eau est un être en vertige. Il meurt à chaque minute.* » (In *L'eau et les rêves*) qui définit si bien l'art de Bill Viola direct, poignant et vertigineux.

Enfant, Bill Viola faillit mourir noyé. Il est resté quelques secondes « assis » au fond d'un lac avant que la main de son oncle ne le tire hors de l'eau pour le sauver. Et toute son œuvre revisite cette expérience, la démultiplie. Quelques secondes, entre la vie et la mort. Il a connu en cet instant une sorte d'extase où son esprit s'est détaché de son corps, où il s'est dédoublé. Cette expérience fut si intense qu'elle fut fondatrice.

L'expérience d'être plongé au plus profond de son être, de rejaillir et de se lever lentement projeté comme un être de lumière, nous la retrouvons sublimée dans *Tristan's Ascension* (2005), où le corps d'un homme allongé sur une dalle de pierre se redresse lentement, est soulevé puis emporté par une chute d'eau ascensionnelle, et disparaît de l'écran. Toutes les vidéos de Bill Viola participent d'une expérience spirituelle, d'une expérience mystique, où nous sommes face à notre mort, où notre vie est en jeu. Une expérience muette ; pas de paroles ici bien que parfois les lèvres remuent. Mais des bruits, de la musique, intensément. Jusqu'à l'apothéose d'une sorte de résurrection des corps, souvent dans un bain lustral, qui rappelle le baptême. Les corps régénérés.

Chaque vidéo nous fait sentir « ce temps arrêté » à travers des ralentis qui hypnotisent le spectateur. Ainsi dans la très belle vidéo *The Veiling* (1995), où les images sont projetées sur de grands tissus, il s'agit de dévoiler une certaine réalité qui est insaisissable. Le réel est dans cette œuvre l'image même de deux corps flottants (amoureux ?) qui ne peuvent se saisir, se retrouver.

En décembre 2000, je me souviens avoir vu *The Greeting* à l'église Saint-Eustache, d'après *La Visitation* que Pontormo a peinte dans l'église Carmignano en 1528. Bill Viola utilisait le ralenti d'une façon sublime : des femmes habillées de vêtements rose,

orange ou bleu se saluent, bougent très lentement et avec grâce comme des flammes soulevées par un souffle baroque.

Au début des années 80, je m'interrogeai sur l'art vidéo, sur sa pertinence. Je me rappelle avoir vu à Beaubourg les vidéos de Nam June Paik (l'autre père de cet art neuf), dont *TV Buddha* (un très vieux bouddha assis regarde sa propre image dans un téléviseur). Dans le grand hall, une centaine de téléviseurs empilés diffusant des images de la planète entière créait un certain vertige. Ce qui frappait chez lui, c'était avant tout la technique, l'expérimentation.

Mais Bill Viola nous « amène ailleurs ». Il s'inspire souvent des peintres anciens, de la peinture italienne ou flamande, de la peinture de la Renaissance. Charnelle donc. Mais là, les corps (O les corps ailés d'eau parfois !) se mettent à bouger, à vivre sous nos yeux et nous partageons leurs sentiments, leurs pulsions ; un cil, une main qui remue très lentement amorce un drame, retentit en nous avec solennité, nous revêt d'une grandeur tragique. Nous ne sommes plus des spectateurs mais des participants, des officiants. Et chaque mouvement dans sa lenteur va vers son accomplissement comme s'il s'agissait du destin, de notre destin.

Chaque personne est unique et Bill Viola nous le fait ressentir intensément. Chaque instant est unique et touche la profondeur de l'être qui palpète. La profondeur du temps. On pourrait aussi songer (sans ironie) à cette loi d'Euclide : « *Tout corps plongé dans un liquide reçoit une poussée égale...* » en voyant ce corps propulsé vers le haut, le corps d'un Lazare qui jaillit d'un trou d'eau dans le désert autour duquel s'affairent des hommes et des femmes en combinaison jaune (*First light*).

Faire face à la peur de la vie, lui donner un sens, tel me semble être le leitmotiv de l'art de Bill Viola qui réussit à faire de la vidéo un langage universel. Je décrirai ici quelques vidéos marquantes.

The Reflecting Pool (1977-1979)

L'image d'un homme un peu floue apparaît sur un écran. Il plonge dans une piscine, dans une eau verte et saumâtre, puis le corps du nageur resurgit recroquevillé, en lévitation. Il reste en suspens, immobile, un temps indéfini au-dessus du bassin où l'eau continue à couler, à frissonner. Ces quelques instants semblent une éternité avant que le plongeur ne retombe, laissant des spirales à la surface de l'eau verte. Puis l'homme nu, vu de dos, disparaît dans le feuillage.

The Quintet of the Astonished (2000) (Le Quintette de l'étonné) d'après *Le Couronnement d'épines* de Jérôme Bosch répand des ondes de douceur et de compassion. On pense ici bien sûr à François d'Assise. La « peinture » se met à vivre sous nos yeux. Cinq personnes, serrées les unes contre les autres, habillées de bleu, de rouge, de noir, de brun, regardent dans des directions différentes et ne semblent pas avoir conscience l'une de l'autre. Peu à peu chaque personnage est gagné par de fortes émotions qu'il partage enfin avec les autres. Des mains se posent sur des épaules, transmettent, répandent la douceur, l'amour et la souffrance mêlés. « *Je suis intéressé par ce que les anciens maîtres n'ont pas peint, dit Bill Viola, par les passages situés au milieu.* »

Dans une autre pièce, un téléviseur posé sur un buffet en bois entre un bouquet de fleurs

et une lampe. *The Sleep of Reason (Le Sommeil de la raison, 1988)*. Sur l'écran du téléviseur, l'image d'une personne qui dort assaillie par des rêves, des peurs. Des hallucinations brèves et violentes surgissent sur les trois murs de la pièce, des flashes illuminent les murs d'une façon aléatoire et nous surprennent. Les images se succèdent : des silhouettes de squelettes, des immeubles qui brûlent, des poissons sous la mer, le vol d'une chouette. Elle s'envole dans un froufrou funèbre.

Chott El-Djerid (1979) travaille sur le visible et l'invisible, mêle hallucinations dans le désert de la grande plaine saline de Tunisie et images glacées du Saskatchewan (Canada). La masse sombre de la forêt devient rouge. Une voiture passe au loin, perdue sur une route devenue un fil dans l'immensité. Une forme noire apparaît à l'horizon et le vent souffle fort. La terre dans les blancs et les gris. L'homme marche lentement sur l'étendue dont on ne sait si elle est de sable ou de neige. Il marche difficilement. Puis l'homme plonge dans une eau rouge. Ne restent alors que des formes lumineuses indistinctes qui semblent brûler éternellement.

Dans une salle immense est présentée l'œuvre intitulée *Going Forth by Day (Sortir au jour)*, suite d'images numériques en 5 « parties » (2002). Qui n'est pas par sa dimension sans rappeler le cinéma hollywoodien (dans des couleurs acidulées).

À gauche, la première, *The Path*. Magnifique déambulation d'hommes et de femmes dans une forêt où je crois entendre un chant de grenouilles. Tous traversent la forêt comme des voyageurs et leur flux ne s'arrête jamais.

Sur le mur au fond de la salle, *The Deluge*. La façade d'un immeuble en pierre fraîchement restaurée, n° 529. Sur le trottoir des gens vont et viennent, portent des livres, des paquets, des valises. On déménage dans la ville. Les gens se pressent, semblent courir. Les hommes ont peur. Ils pressentent un danger. Et soudain, c'est le déluge, l'eau explose par les portes et fenêtres du bâtiment, ruisselle et finit par recouvrir tout le mur du fond de la salle.



Sur un autre écran, à droite, *The Voyage* comme un tableau de Giotto. Dans une lumière toute italienne et sublime, un lac face à la montagne, une péniche sur laquelle on embarque des meubles, des tables, des chaises, un lit, des bagages qu'on entasse. Le plus infime détail retient notre regard. Un embarquement pour l'au-delà. Tout est calme,

tout semble suspendu. Le temps se déplace inexorablement sur la lumière irisée de l'eau. En haut à gauche de l'écran se déroule une autre scène : un homme est assis, portant chapeau de paille et sandales, sur le seuil d'une maison qui surplombe le lac ; on dirait Bill Viola lui-même qui semble être le gardien de cette scène. Dans la chambre, un couple se penche vers un vieil homme aux cheveux blancs qui va mourir. Cet homme se relève doucement sur son lit. On lui donne à boire. En contrebas, une femme assise sur une chaise (sa femme déjà prête) l'attend près de la péniche. Quand l'homme meurt, tous deux se retrouvent, s'étreignent longuement et partent ensemble dans une lumière toute transalpine.

Sur le même mur, à droite, *The first light*. Et quand nous sortons de cette immense salle, nous passons par une porte dans un écran de flammes (*Fire birth*) placé face au « Déluge ».

Man searching for immortality/woman searching for eternity (2013)

L'une des plus belles vidéos certainement. Un couple de personnes âgées semble sortir de deux dalles de granit noir. L'homme et la femme s'avancent nus, s'éclairent lentement à l'aide d'une petite lampe torche, scrutent leurs corps ridés intensément, leur épiderme, et ce qu'ils éclairent ce sont les ravages du temps. Ils cherchent des signes, puis disparaissent dans un grésillement de points lumineux qui s'obscurcissent. Et tout redevient noir. Peut-être Adam et Ève vieillissants d'après Cranach ?

Three women (2008) de la série *Transfigurations*

L'eau ruisselle sur les visages, sur les bras, les épaules, les seins de trois femmes (trois grâces) qui franchissent le rideau gris de l'eau et apparaissent tout à coup dans les couleurs éclatantes de la vie avant de disparaître à nouveau dans le gris de l'au-delà. Ici Bill Viola pour donner ce rendu de noir et de gris utilise une vieille caméra de vidéosurveillance des années 1970.

The Dreamers (sept grands écrans plasma, 2013) tout comme *Ascension* (2000) dans la salle précédente. Les dernières vidéos sont hantées par cet instant où Bill Viola faillit mourir, où il est sorti de l'eau, où il a respiré. Sept personnes couchées sur un tapis de galets comme des dormeurs au fond de l'eau. Elles respirent (on voit des bulles s'échapper de leurs lèvres). L'une d'elles pleure, une larme remonte à la surface. Le bruit de l'eau nous hante longtemps.

Bill Viola est un technicien de génie et un artiste visionnaire. Il travaille en étroite collaboration avec sa femme Kira Perov et toute une équipe de chercheurs à qui il faut aussi rendre hommage. Il utilise les caméras comme des pinceaux numériques. Il se sert d'écrans LCD haute définition, de vieilles caméras de vidéosurveillance et d'une caméra unique (ancienne) qui donne l'impression que les corps se désintègrent en petites particules avant de disparaître dans le néant ou de rejoindre peut-être, comme dans certaines peintures primitives indiennes (utilisant les points), leur corps astral.

« Si les portes de la perception étaient ouvertes, alors tout apparaîtrait à l'homme tel quel – infini. » Bill Viola s'est approprié à la lettre ces mots du poète William Blake (qu'il a notés dans son journal de 1979) pour en faire une œuvre unique et splendide.

Lorsque je suis sorti dans la foule sur les Champs-Élysées entourés de barrières métalliques, les drapeaux chinois flottaient en raison de la visite du président Xi Jinping. Ce monde-là m'est apparu irréel.